

Seule l'influence en littérature

Sémir Badir

J'ai tout de suite pensé à ce titre de film : *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites*. L'un (le titre) comme l'autre (le film) m'avaient beaucoup impressionné. Je n'en ai d'ailleurs conservé que cela : une impression. C'était il y a longtemps. Pas un souvenir (ce n'était pas traumatisant), pas une image (ce serait trop précis), pas une idée (il n'y a pas assez de continuité dans mes pensées pour cela), plutôt comme une marque laissée sur le mur. L'impression est demeurée quand tout ce qui pouvait lui donner sens s'est évanoui. Si je cherchais tout de même à la saisir, je dirais : une impression de scènes assez criardes vert pomme et vieux rose (les couleurs usées des copies de films rediffusés à la télévision tard en soirée) dont le titre est pour moi également empreint, car j' imagine volontiers que les rayons gamma sont verts (à cause de films de science-fiction que j'ai dû voir dans les mêmes années de mon adolescence), que les marguerites sont roses ou rouges, et qu'il y a quelque chose de saugrenu, voire de mal seyant, dans l'action de ces couleurs l'une sur l'autre.

Je n'ai pas réussi à revoir le film, mais j'ai mené une petite enquête à propos du titre. Le titre original anglais ne comporte pas le mot *influence*. À la place, il parle d'effet : *The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds*. L'influence est-elle une relation de cause à effet ? Ce n'est pas mon sentiment. Les marigolds, qu'en français on nomme aussi tagètes ou soucis, peuvent être de toutes les couleurs florales. Il ne se trouve pas d'informations sur Internet au sujet d'une espèce de marigolds appelée « Man-in-the-Moon ». L'espèce la plus commune, particulièrement en Amérique du Nord, est parfois distinguée grâce à la locution *moonlight marigold* ; en français : souci « clair de lune » ou rose d'Inde (à ne pas

confondre, paraît-il, avec l'œillet d'Inde, quoique ces deux espèces aient été importées en Inde par les Portugais et y aient connu un succès capable de leur imposer une nouvelle origine). La raison pour laquelle le distributeur français du film a remplacé ces *Man-in-the-Moon Marigolds* par des marguerites (auxquelles aucune espèce de marigolds n'est assimilée) se trouve vraisemblablement dans l'usage qui en est fait au Mexique : le Jour des morts, les tombes sont recouvertes de roses d'Inde (nullement roses du reste, mais jaune pâle comme les marguerites, ou bien jaune orangé — justement, hier j'ai regardé sur la télé un dessin animé des studios Pixar, *Coco*, où la couleur orangée du tapis de ces fleurs est omniprésente). Les marguerites seraient donc nos *cempasúchil*. L'évocation d'une fête des morts dans l'histoire racontée par le film continue toutefois de m'échapper.

Ce titre est également celui d'une pièce montée à Broadway en 1964 dont le film de Paul Newman est tiré et qui fut traduite en français par Michel Tremblay, avec un titre différent de celui connu pour la sortie francophone du film, et d'ailleurs préalable à celui-ci puisque la première de cette pièce eut lieu au théâtre de Quat'sous, à Montréal, le 18 septembre 1970, deux ans avant la sortie du film aux États-Unis, en décembre 1972, et trois ans avant son introduction internationale au festival de Cannes (où Joanne Woodward, la femme de Paul Newman, reçut le prix d'interprétation). Le titre imaginé par Tremblay est le suivant : *De l'effet des rayons gamma sur les vieux-garçons*. Est-il question de vieux garçons dans la pièce de Paul Zindel ? Plus ou moins : à une époque antérieure le personnage principal augmentait les moyens de subsistance de la famille en hébergeant, contre pension, des « vieillards, diminués mentalement ou physiquement, des demi-morts¹ », mais, au moment où commence la pièce, ne demeure qu'une très vieille

1 Extrait du résumé de la pièce dans le programme du théâtre de Quat'sous, 1970.

femme, Nannie (Mémère, dans la version française). Existe-t-il une espèce de marigolds que l'on nommerait de la sorte ? Il paraît que oui. Larry Hodgson, chroniqueur radio très aimé des Québécoises et Québécois, est l'auteur d'un guide horticole, *Les Annuelles*, où il est prétendu que cette désignation populaire est due à l'odeur de renfermé que dégageraient ces fleurs. De fait, la pièce de Zindel se passe à huis clos. Surtout, *man in the moon* se dit du visage humain que les contes font voir aux enfants sur la face visible de la lune en raison de ses taches sombres — vue de haut, la rose d'Inde y fait vaguement songer. La locution s'emploie en outre, par métonymie, à propos de personnes au teint blafard qui paraissent déconnectées de la vie sociale. Renfermées comme le sont les vieux garçons. Avec les rayons de la lune déteignant sur elles.

Le titre de la pièce a été interprété par des critiques sur le mode allégorique² : les personnages — une mère et ses deux filles — ont été diversement influencés par leur environnement cloisonné (l'école, la maison), semblablement à la façon dont des fleurs appartenant à la même espèce (quelle que soit cette espèce, finalement), placées dans une chambre d'ionisation, accusent des développements variés.



Je ne suis pas en train de m'essayer à la critique littéraire. Devinez-t-on dans quelle direction je promène mes pensées ? J'aimerais considérer, en simple visiteur, le sens du mot *influence* en littérature. Au début de la conférence inaugurale prononcée à l'université de Namur à l'occasion de la chaire Francqui qui lui a été décernée, Jean-Pierre Bertrand faisait un « détour rapide par la sémantique »

2 Notamment Alexandre Cadieux, « [Compte rendu de Théâtre expérimental au Rideau Vert/L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons] », *Jeu*, 132, 2009, p. 23–25 ; Jeff Smith, « Betty the Loon never had a dream with happy ending », *San Diego Reader*, 13 sept. 2017 [en ligne].

(*his words*) afin de mettre l'accent, quant à la notion d'influence, sur « la dimension hypothétique qui caractérise la force qui s'exerce de la part de x sur y ». Il précisait, directement à la suite, que « hypothétique » signifie dans ce contexte « supposé, mais du coup, également, insaisissable, échappant à toute définition, à toute rationalité ». Le problème qu'il envisageait, au bénéfice de l'application de la notion d'influence dans le domaine de la littérature, consiste alors à « transformer un objet de croyance en objet de connaissance³ ». Le titre français du film de Newman donne à objecter à ce projet. L'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites, ou de quelque autre espèce de fleurs qu'il s'agit, n'est pas hypothétique ; le résultat de l'expérience rapportée dans la pièce de Zindel (lequel fut, un temps, professeur de sciences) est même tout à fait certain : à faible radiation, aucun effet n'est constaté ; fortement irradiées, les fleurs meurent aussitôt. Bertrand avait d'ailleurs reconnu, précédemment à la définition donnée, que la force d'influence de x sur y est mystérieuse, « à l'exception du domaine de la physique », où elle est mesurable. Ouf ! Son projet est sauf. Le plus curieux, toutefois, est que, au dosage approprié, l'effet des rayons gamma sur lesdites fleurs, quoique leur force ne soit pas hypothétique, est *imprévisible*. Imprévisible, c'est-à-dire plein d'accidents qui en eux-mêmes sont saisissables, non dépourvus de sens, mais qui ne sauraient valoir pour des causes. Le problème n'est pas de savoir si des choses ont un effet sur des choses — si j'ai bien fait de repenser à un certain film des années 1970 pour écrire ce texte, si l'origine mexicaine des *cepasúchil* a eu un impact sur la traduction du titre de ce même film en français, si Newman l'a produit et tourné seulement pour que sa femme et leur fille y interprètent les rôles principaux, si l'homme *dans* la lune a le même sens après que

3 Jean-Pierre Bertrand, « Influencer en littérature », Chaire Francqui, Université de Namur, Faculté de Philosophie et Lettres, Leçon inaugurale, jeudi 7 mars 2019, publiée en introduction au présent volume.

L'homme est allé *sur* la lune — car cela est au fond *toujours vrai*. Le problème est de déterminer à partir de quand, en fonction de quoi ou dans quelle mesure on accordera quelque crédit à ces relations d'influence. Je me demande comment la croyance peut naître de la connaissance qu'on a d'une relation non prévisible entre deux choses (faits, objets ou phénomènes).

Les dernières phrases de la pièce de Zindel, prononcées par Tillie, adolescente surdouée et intravertie, adressent au public une sorte de leçon, à la manière de l'*exodos* des tragédies grecques :

*For one thing, the effect of gamma rays on man-in-the-moon marigolds has made me curious about the sun and the stars, for the universe itself must be like a world of great atoms—and I want to know more about it. But, most important, I suppose, my experiment has made me feel important—every atom in me, in everybody, has come from the sun—from places beyond our dreams. The atoms of our hands, the atoms of our hearts...
Atom. Atom. What a beautiful word⁴.*

Ces phrases vont guider la suite de ma promenade.



Le soleil et les étoiles... Le second titre rencontré nous y emmène : *De l'influence des astres*. Il s'agit d'un livre de Plotin. *Wikipédia* m'apprend qu'il constitue le cinquante-deuxième traité, dans l'ordre de rédaction, des *Ennéades*, grande et unique œuvre de ce philosophe gréco-romain du III^e siècle qui fut reçu par la chrétienté comme un lecteur influent des dialogues de Platon. Le traité, dans sa traduction française, ne fait qu'une vingtaine de pages ; aussi ai-je eu la patience de le lire.

4 Paul Zindel, *The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds*, New York, Harper & Row, 1971, p. 98.

Plotin commence par combattre la plausibilité des prédictions faites par les astrologues. Faut-il croire, comme les astrologues cherchent à nous en persuader, que les astres produisent intentionnellement le bien et le mal qu'ils nous causent ? C'est peu raisonnable, juge Plotin. Ces astres, si éloignés des hommes, ne sauraient avoir face humaine ni agir de manière bienfaisante pour les uns, malfaisante pour les autres ; en outre les positions qu'ils occupent dans le ciel ne devraient pas changer leur humeur à notre égard. S'ils sont inanimés, les astres ne peuvent agir que de manière uniforme, en tant que corps froid ou corps chaud. S'ils ont une âme, « que leur avons-nous fait pour qu'ils veuillent nous nuire⁵ ? » ; et que leur importe notre prospérité ou nos malheurs ? Je tenais pour assuré, à la suite de ce début, que les astres sont des objets de croyance pour le commun des hommes qui ne peuvent être transformés en objets de connaissance ; et que, par conséquent, les astres n'exerceraient pour Plotin aucune influence sur le sort des êtres humains. La suite du traité m'a détrompé. Les croyances astrologiques sont fausses parce qu'elles sont contradictoires entre elles. Le philosophe va dès lors s'atteler à développer une connaissance non contradictoire au sujet des astres et de leur action.

Je serais bien en peine cependant de rapporter la doctrine plotinienne du système cosmique. Je n'y entends qu'un charabia, d'où fusent des âmes unies aux corps célestes et des « passions célestes » qui résultent de cette union — mais des commentateurs savants l'ont décrite très bien, rassurez-vous⁶. J'en conserve quand même la conviction que Tillie est plotinienne. Pour elle, comme aussi pour Leibniz et bien des physiiciens, « tout est coordonné dans

5 J'utilise la traduction de Bouillet, initialement publiée en 1857. Plotin, *De l'influence des astres*, Cortaillo, L'astre d'or, 2005, p. 5.

6 La traduction de Bouillet est suivie d'une notice éclairante et érudite. Les traductions ultérieures (aux Belles-Lettres, par Émile Bréhier, 1924–1928 ; en GF-Flammarion, sous la direction de Brisson et Pradeau, 2002–2010) sont également bien fournies en commentaires savants.

l'univers⁷ », et toutes choses « agissent et subissent l'action les unes des autres⁸ ». Or l'âme humaine est comprise parmi ces choses. Elle a une vie qui l'unit au corps et, depuis ce corps, au soleil et au tout de l'univers. Elle se matérialise en « atomes du cœur » et subit l'action exercée par tout corps sur tout autre. Les passions qu'elle exhale en retour sont néfastes (l'âme en « pâtit »), sans compromettre pour autant leur source céleste. Plotin donne un exemple que je crois comprendre : « S'il y a du feu en nous, il est plus faible que dans le ciel ; la sympathie, en se corrompant dans celui qui la reçoit, engendre une affection déshonnête⁹. » C'est le *mélange* des impressions provenant des astres qui est corrupteur : l'âme humaine est « exposée à des accidents, parce qu'elle se trouve soumise au cours de l'univers¹⁰ ».



Il est pressenti que la prochaine station soit un *must-see spot*. Germaine de Staël serait, ainsi que le rapporte Bertrand dans sa conférence¹¹, l'introductrice du concept d'influence dans la pensée du littéraire. Cette formule, « pensée du littéraire », est au demeurant subtile et pénétrante. La pensée ne vient pas nécessairement d'au dehors de la littérature, quoiqu'un critique puisse se l'approprier. Et, dès lors qu'elle vient du dedans, elle n'est pas seulement l'expression, *a priori* sensée, de la littérature mais implique une sorte de contamination de la littérature par elle-même. Durant l'arrêt de la contemplation, la littérature s'éprouve et se laisse marquer par la transcendance d'une Qualité.

7 Plotin, *De l'influence des astres*, *op. cit.*, p. 9.

8 *Ibid.*, p. 10.

9 *Ibid.*, p. 13.

10 *Ibid.*

11 Jean-Pierre Bertrand, « Influencer en littérature », *op. cit.*

Le livre que j'ai en mire dans l'œuvre de Germaine de Staël s'intitule *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. L'écrivaine s'est résolue à en publier la première partie, relative au bonheur des individus, avant de rédiger la seconde, sur les nations (projet qu'elle n'accomplira pas). La raison en est, s'excuse-t-elle dans l'avant-propos, que « condamnée à la célébrité sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits¹² ».

J'avais supposé que ce titre pouvait être calqué directement sur le traité de Plotin mais celui-ci n'a trouvé le titre français mentionné que dans la traduction de Bouillet de 1857, alors que *De l'influence des passions* est publié en 1796. Néanmoins le titre donné par de Staël a un accent latin reconnaissable (*De* suivi d'un ablatif), lui-même calqué sur le grec (Περὶ, « au sujet de »). Du reste, on sait que pendant toute la période antique les titres arrivaient aux livres par les commentateurs. Il en est ainsi du traité de Plotin que Porphyre, dans sa *Vie de Plotin*, décrit en ces mots : Εἰ ποιῆ τὰ ἄστρα. Comment traduire ? La première traduction de cette *Vie*, en français, par Jean de Burigny (1747) confère au traité le titre *Si les astres ont quelques influences*; mais les plus récentes traductions effacent le mot d'*influence* pour rendre compte du verbe ποιῆ : *Si les astres agissent*¹³. Semblablement, la traduction anglaise fait l'économie de ce mot (qui existe en anglais, dans le même sens qu'en français) : *Whether the Stars have Causal Operation*¹⁴. C'est à se demander

12 Germaine de Staël, *Essai sur les fictions* suivi de *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Paris, Ramsay, 1979, p. 55. Le texte est également repris dans le premier tome des *Œuvres complètes* plus récemment paru (en 2008) chez Honoré Champion.

13 Plotin, *Traité 51–54*, traduction sous la direction de L. Brisson et J.-F. Pradeau, Paris, GF-Flammarion, 2010.

14 Plotin, *Plotini Opera*, texte établi et traduit par P. Henry et H.-R. Schwyzer, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1964–1982. Mon collègue philosophe Marc-Antoine Gavray, que je remercie pour cette information, me signale

si le concept d'influence ne révélerait pas une pensée *française* du littéraire, c'est-à-dire une pensée du littéraire dans la seule langue française. La piste est aventureuse.

Avant de l'envisager, retournons voir les passions selon de Staël. On observe immédiatement un parallélisme à faire avec Plotin : les passions se déchaînent sur les grands corps (les astres, les nations) non moins qu'en chaque être humain. Entre les corps, il y a des correspondances (« les nations sont élevées par leurs gouvernements, comme les enfants par l'autorité paternelle¹⁵ »), des annonces (il faut des êtres passionnés afin que soit assurée la liberté politique), des impressions (l'ambition politique, la vanité, l'esprit de parti, le crime même, sont ou non favorisés par le type de gouvernement, la taille de l'état et la stabilité politique). L'influence, toujours, est du ressort des passions. Que faut-il entendre par *passions* ? Toutes ensemble, elles forment une « force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté¹⁶ », l'être humain tendant par sa volonté au bonheur, individuel comme politique. Les passions sont nuisibles au bonheur, même quand elles ne sont pas mauvaises en soi, tels l'amour et la gloire (laquelle demande à être bien distinguée de l'ambition et de la vanité), car elles créent des manques — le bonheur, apparemment, est une plénitude. Le manque, chez de Staël, remplit le rôle de l'accident et du mélange chez Plotin : il représente ce qui n'est pas prévisible dans l'ordre général des choses, ce par

que le verbe utilisé renvoie à la cause productrice (ou « efficiente ») aristotélicienne, donc *justement pas*, selon moi, à une influence. J'interprète la différence sémantique entre les deux choix de traduction de la façon suivante : *Si les astres agissent* fait référence à la première partie du traité (et la réponse donnée par Plotin est négative : les astres ne sont pas la cause de nos malheurs), tandis que les titres où le mot *influence* est présent répondent adéquatement de la seconde partie (les astres exercent effectivement, par leur fonction d'annonce ou de signe, une influence sur nos actions).

15 Germaine de Staël, *De l'influence des passions*, op. cit., p. 64.

16 *Ibid.*, p. 59.

quoi le monde humain est foncièrement historique, c'est-à-dire fait d'*histoire*.

Pourtant, la solution ne consiste pas à juguler les passions. « Loin de moi ces axiomes impitoyables des âmes froides et des esprits médiocres : *On peut toujours se vaincre, on est toujours le maître de soi*¹⁷ ! » Le véritable remède est long à agir. Il apporte le repos, ou seulement un espoir de repos, à l'âme agitée. Quel est ce subutex ? Il vient de la connaissance que l'on acquiert au sujet de ses passions. Une connaissance qu'on ne trouvera pas dans les livres de morale, soit philosophique soit religieuse ; mais que l'on s'inocule en entrant en intelligence intime avec cette force qui agit comme une volonté contre la volonté d'être heureux. Il faut reconnaître l'influence passionnelle *en tant que telle*, non à travers les effets qu'elle laisse sur nous. Le moyen ? Il n'en existe qu'un pour apaiser une âme passionnée : c'est de parler *sa langue*¹⁸. On ne sera pas surpris d'apprendre que, pour de Staël, cette langue est la littérature, et la pensée qui nous vient par la littérature est celle des passions en tant qu'elles nous influencent.



La borne suivante est censée constituer le premier roman de la littérature québécoise (cet honneur est contesté). Cela s'intitule *L'Influence d'un livre*, fut rédigé par Philippe-Ignace Aubert de Gaspé et a paru en 1837. L'auteur le tient pour un roman historique. À vrai dire, c'est si maladroitement ficelé que cela peut ressembler à n'importe quoi — à un roman gothique, une chronique de mœurs ou un roman picaresque, par exemple. La parution en feuilletons explique (et excuse) les incohérences de l'ensemble, car chacun des quatorze chapitres, pris séparément, se lit sans ennui. Pour la petite

17 *Ibid.*, p. 246.

18 *Ibid.*

histoire, le livre reparaitra quelques décennies plus tard, avec des coupures, sous un nouveau titre. L'éditeur moderne fournit à ce propos des éclaircissements que je ne saisis pas très bien :

Dans son désir de correction morale, l'abbé Henri-Raymond Casgrain n'en a-t-il pas, en 1878, biffé des passages plus ou moins longs, allant même jusqu'à substituer au roman un titre moins compromettant dans le domaine des idées, *Le Chercheur de trésors*¹⁹ ?

En quoi le titre *L'Influence d'un livre* présente-t-il une situation délicate pour les esprits ? On peut sans doute plus facilement se le représenter si l'on sait de quel livre il est question (j'y viens dans un instant). À moins qu'il soit inconvenant pour les idées — celles qu'ont les Catholiques ? — qu'un livre, quel qu'il soit, ait une quelconque influence sur la société québécoise — les enfants ? les jeunes femmes ? Ou serait-ce parce que l'influence est toujours néfaste, et que la lecture d'un livre devrait toujours être bonne ?

Le chapitre premier montre un paysan dans sa chaumière, affairé à une expérimentation alchimique. Un livre le guide, apprend-on. « Ce livre était : *Les Ouvrages d'Albert le Petit*²⁰. » Il n'en sera plus question dans la suite du roman, sauf au tout dernier paragraphe du dernier chapitre. Dans l'intervalle de rédaction des chapitres, l'auteur semble s'être mieux renseigné sur le titre du livre en question. Voici cet excipit : « Il y a quelques années que l'auteur ne l'a pas vu ; il a seulement entendu dire qu'il cherche toujours la pierre philosophale ; et qu'il lit, sans cesse, *Le Petit Albert*, ouvrage qui a décidé du sort de sa vie²¹. »

19 Philippe-Ignace Aubert de Gaspé, *L'Influence d'un livre*, dans *Les Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle. Tome I*, édition préparée par Gilles Dorion, Québec, Fides, 1996, p. 11.

20 *Ibid.*, p. 14.

21 *Ibid.*, p. 79.

Le *Petit Albert* est un livre de magie, un grimoire populaire, « selon l'avis des historiens, une forgerie du XVII^e siècle²² ». Comme l'astrologie judiciaire, il met en scène un immense jeu d'influences où les accidents les plus ténus — l'illustration qu'en donne le roman concerne le caractère délictueux attaché à la possession d'une poule noire — dictent les effets désirés. Une telle connaissance prétend abolir l'imprévisible du monde sans rien rabattre de son mystère. Grâce à la promenade que nous avons menée jusqu'ici parmi quelques livres, on peut comprendre que le personnage principal du roman a pour passion la maîtrise de toute influence, ou, tout aussi illusoirement, le déni de toute passion (dans le sens que lui a donné de Staël : une force qui entraîne l'être humain indépendamment de sa volonté²³). En somme, il est le portrait d'un fondamentaliste. Le livre, interprété à la lettre, lui fournit des arguments d'autorité pour une vérité absolue, exactement contraire à la connaissance rationnelle.

Les critiques ont toutefois observé que *les* livres, au pluriel, jouaient un grand rôle dans ce roman, la passion de l'auteur gagnant en extension une force comparable à l'intensité de lecture dont témoigne son personnage pour un livre unique²⁴. Au fil des pages, des allusions, mentions et épigraphes de chapitre montrent en effet un goût prononcé pour les romans et la poésie, d'auteurs classiques comme contemporains (dont certains assez oubliés, comme Louis-

22 Entrée « *Petit Albert* (grimoire) », *Wikipédia* [en ligne].

23 Le nom du personnage, Amand, laisse deviner son tempérament passionné, quoique précédé du prénom, Charles, d'autres associations sémantiques sont évocables (charlatan, charle-satan).

24 Claude La Charité, « "Tous les livres du monde, excepté un" : *L'Influence d'un livre* (1837), roman de la lecture », *Études françaises*, 47(2), 2011, p. 141–163. DOI : 10.7202/1005656ar. Voir également la postface de Rainier Grutman, « Québec 1837 : écrire sous l'influence des livres », dans Philippe Aubert de Gaspé fils, *L'Influence d'un livre*, Montréal, Boréal, « Boréal compact classique », 1996, p. 127–135.

Agathe Berthaud et l'abbé de Lamennais). Cette influence-là est exhibée, revendiquée; elle sert manifestement de caution au jeune écrivain. La langue littéraire vient à lui par le mélange effréné des lectures; elle infuse comme une pensée.



Les siècles ont passé. Des titres de romans continuent d'arborer le mot *influence*. C'est le cas d'un roman de Jean-Michel Guenassia, *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*, qui a paru chez Albin Michel en 2017 et que j'ai lu dans une édition de poche sortie deux ans plus tard²⁵. L'histoire nous est livrée par le biais d'un récit autobiographique, celui d'un adolescent, Paul, élevé par sa mère et la compagne de sa mère, qui se plaît à être pris pour une fille, et qui aime lui-même les filles. Il fréquente une boîte de nuit lesbienne *not straight friendly* et y a des aventures avec des jeunes femmes moins inflexibles sur leur sélection. Quand l'inévitable, puisque romanesque, démasquage arrive, il est temps de solder les comptes familiaux. Paul apprend alors que son père, rencontré dans la zone backstage d'un festival de musique, est un homme que sa mère a pris pour David Bowie. En réalité, ainsi qu'il le lui révèle après des ébats aussi magiques qu'inattendus, ce n'était que sa doublure. L'influence exercée par David Bowie est ainsi doublement indirecte, puisque Paul est né de la passion que sa mère a eue, à son cœur défendant, pour quelqu'un qui est à son image. L'étoile reste parfaite, lointaine. Seule la confusion a produit des effets que le roman partage avec nous.

Une épigraphe clôt le livre, une phrase du *Mariage de Figaro* figurant dans tous les dictionnaires de citations : « L'amour... n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire. » Le comte

25 Jean-Michel Guenassia, *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de Poche », 2019.

Almaviva, qui prononce ces paroles dans la pièce de Beaumarchais, n'est pas (ou n'est plus) un personnage très sympathique : il détient le pouvoir et en abuse au détriment de son entourage. Il confirme ce que nous avons appris de Germaine de Staël, à savoir que l'amour, la plus française de toutes les passions, n'est rien de plus, mais également rien de moins, qu'un beau mot (« *a beautiful word* », disait Tillie), une pensée-monde de la langue littéraire. Un dominateur se passe de son jeu. Le plaisir est plus tangible car il dépend seulement de sa volonté : « il m'amène à tes genoux », adresse le comte dans la même réplique, à la suite des mots si souvent cités, à Suzon, sa servante. Mais le « roman » prend en fin de compte l'ascendant sur son personnage, puisque la comtesse s'est déguisée en Suzon et a pris sa place dans la scène ; elle est devenue sa doublure. La littérature se doit de rétablir son pouvoir d'influence en tant que discours amoureux.



L'élection mutuelle entre passion et littérature est une affaire passablement entendue. La science gouverne sur les concepts raisonnables, la littérature s'attache à ce qui n'est pas bien concevable ni bien raisonnable. Est-ce tout de même une forme de connaissance qu'elle nous offre ? Oui, mais intime, tirant avantage de notre capacité à accueillir des impressions indistinctes. Le concept d'influence est une excellente manière de faire la jonction entre les deux formes de connaissance, la scientifique et la littéraire. À la fin de sa conférence inaugurale, Bertrand émet cette proposition, belle et quelque peu voilée, qu'outre son « *intérêt* intellectuel, littéraire, philosophique », l'influence suscite en lui un « *intéressement* psychologique, affectif, social aussi²⁶ ». On voit bien le clivage qui est suggéré ici : d'un côté, les matières dont se charge le professeur (et

26 Jean-Pierre Bertrand, « Influencer en littérature », *op. cit.*

la littérature peut en faire partie), de l'autre, ce qui touche l'homme en sa double face privée/publique. L'intérêt est trop volontaire pour exprimer convenablement la façon dont l'influence atteint l'homme. Si l'on devait être influencé uniquement par qui, ou ce qui, nous intéresse, la notion même d'influence perdrait tout intérêt. Mais il serait inexact de dire que l'influence ne dépend absolument pas de nous. Sauf pour l'astrologue, elle n'est pas un don ou une calamité qui tombe du ciel. La notion d'influence est proche de la stimulation, de l'encouragement, parfois même de l'éveil. Elle cherche à activer et à accroître quelque chose qui est déjà en nous, tel un intéressement à ce qui nous travaille. La littérature serait alors cette langue particulière capable de mettre en mouvement une réflexion autour de nos passions — sans doute pas une conscience pleine et entière, partant pas une connaissance explicite et rationalisée, mais une pensée en marche, promeneuse, aventureuse.

Pourquoi cette langue consacre-t-elle le pouvoir des histoires et de la poésie ? En raison, me semble-t-il, d'une double fonction : celle d'accueillir l'accident (par exemple sous la forme de la péripétie), l'imprévisible (le suspense), l'inattendu (la métaphore vive) ; et aussi, de manière similaire à l'influence, celle de faire du *lien* entre ces bribes de monde.

J'en prends à témoin un exemple qui, justement, sort du domaine littéraire. J'en ai eu connaissance grâce à un moteur de recherche. Dès que j'ai commencé à taper les lettres *d-e-l'-i-n-f-l-u-e-n-c-e*, l'application a suggéré des titres. D'abord le film de Newman ; suivent le roman de Guenassia, un recueil de chroniques par Roland Jaccard (*De l'influence des intellectuels sur les talons aiguilles*), un essai de Condorcet (*De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe*). Puis le titre suivant : *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*. Parce qu'il se trouve une édition portant ce titre dans Le Livre de Poche avec une couleur orangée apparentée à celle du livre de Guenassia, j'ai cru que c'était un roman, l'auteur m'étant inconnu. Mon libraire a dû me réorienter vers le bon rayon : philo. De fait, il s'agit d'un ouvrage de philosophie

morale écrit par Ruwen Ogien dont le sous-titre, si j'avais pris la peine de m'en enquérir, indiquait clairement le contenu : *et autres questions de philosophie morale expérimentale*. Je l'ai acheté quand même.

Il y aurait matière à un dialogue fourni avec l'essai de Germaine de Staël, mais je veux m'en tenir à l'illustration que le titre de ce livre donne à la double fonction de la langue littéraire. On pourrait en effet s'interroger sur le choix d'un titre aussi cocasse pour un livre par ailleurs fort raisonnable²⁷. Le motif servi par l'auteur quant à ce choix est bien peu convaincant, tant il minimise son caractère d'emprunt :

Pour les comportements d'aide, je présente plusieurs petites expériences. La moins connue, mais pas la moins intéressante, étudie l'*influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*.

Comme il me semblait injuste qu'on en parle si peu, j'ai fait de son nom le titre de mon livre²⁸.

En fait, le soi-disant « nom » est inventé pour l'occasion. L'expérience rapportée par l'auteur, d'après un article de psychologie rédigé en anglais, évoquait seulement, dans son titre, une « odeur sucrée » et, dans son résumé, des « odeurs ambiantes agréables (tels que cookies sortant du four et café torréfié) ». Le psychologue ne parlait pas non plus de la bonté humaine mais de « comportement prosocial ». Enfin, comme on le sait à présent, en anglais il n'est jamais question dans ces cas-là d'influence : seulement d'*effets* que

27 L'argumentation est dans le style anglo-américain : exposé de thèses contradictoires déjà reçues autour d'une question, examen des arguments pour et contre chaque thèse, jugement final motivé par la récapitulation des pièces du dossier.

28 Ruwen Ogien, *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*, Paris, Le Livre de Poche, 2012, p. 42. Première édition : Grasset, 2011.

la science peut observer, mesurer, évaluer par comparaison²⁹. Ogien est trop modeste : son titre est bien plus accrocheur ! Mais en quoi l'est-il au juste ? Et pourquoi lui avoir donné la priorité sur un sous-titre explicite (écrit, quant à lui, en tout petits caractères) ?

Malgré l'absence d'un *de* initial, le titre d'Ogien emprunte à la langue littéraire une formule construite autour de la notion d'influence. Pour rendre compte de cette formule, commençons par constater qu'il y a, pour accomplir une prédication d'influence, deux rôles à tenir : un rôle d'influenceur et un rôle d'influencé. L'un de ces rôles désigne ce dont on parle ; souvent il s'agit de l'influencé³⁰. L'autre rôle rapporte ce qu'on en dit. À partir de cette distribution syntaxique, le canon formulaire ajoute deux conditions : d'une part, le champ sémantique entre l'un et l'autre rôle doit être très distant ; d'autre part, l'attribution des rôles doit rendre la prédication fort inégale, que ce soit entre un objet singulier (par exemple, David Bowie) et une classe d'objets (les jeunes filles) ou entre un phénomène particulier (l'odeur des croissants chauds) et un concept général (la bonté humaine). On peut estimer que cette formule ressortit de la langue littéraire, voire de la langue poétique, en ce que

29 Robert A. Baron, « The sweet smell of... helping: Effects of pleasant ambient fragrance on prosocial behavior in shopping malls », *Personality and Social Psychology Bulletin*, 23(5), 1997, p. 498–503. Extrait du résumé : « *Passersby were significantly more likely to help a same-sex accomplice when these helping opportunities took place in the presence of pleasant ambient odors (e.g., baking cookies, roasting coffee) than in the absence of such odors.* »

30 Cela se vérifie dans la plupart des titres qui ont été évoqués jusqu'ici, même lorsque l'influencé n'est pas nommé (tel *L'Influence d'un livre*). Le titre de l'essai de Germaine de Staël relève du cas minoritaire (dans le jargon des linguistes, l'ergatif y est rhématique) : les passions constituent le sujet du livre. Pour le titre français du film de Newman, on peut hésiter, selon que l'expérience relève de la physique (focalisée sur l'irradiation) ou de la botanique (attachée au développement floral).

la première de ces conditions répond du fonctionnement des métaphores, la seconde, de celui des synecdoques et des métonymies³¹.

Un peu de poésie, même lorsque celle-ci est réduite à un style formulaire aisément décodable, sied aux titres d'ouvrages, même lorsque ceux-ci portent sur des questions de philosophie morale expérimentale. Soit ! c'est ainsi que je l'avais considéré d'abord, non sans dédain. Cependant, il existe finalement, entre la thèse du livre et la langue littéraire, une résonance moins opportuniste. Devant les thèses contradictoires, non vérifiées et parfois non vérifiables, des différentes doctrines en la matière (l'éthique aristotélicienne des vertus, la théorie kantienne du sens moral, le conséquentialisme), l'auteur défend l'idée qu'il est inutile de chercher dans des fondements rationnels, énonçables depuis la philosophie, la garantie d'une éthique. Les croyances morales conservent leur valeur quant aux conduites humaines sans avoir à être transformées en objets d'une connaissance univoque, déductive et prédictive. L'*imprévisible* est au contraire ce qui préserve ces croyances de toute réduction à des principes non moraux. Aussi chaque « petite expérience » avance-t-elle un récit par lequel celles et ceux qui la vivent, réellement ou potentiellement, non moins que celles et ceux qui l'ont conçue et mise en place, sont amenés à considérer les passions qui se manifestent à travers nos comportements. L'odeur des croissants chauds agit *fortuitement mais réellement* sur la bonté humaine — et c'est là toute l'expérience que l'on peut en tirer.

Or n'est-ce pas avant tout l'expérience que nous retirons de la lecture d'une œuvre ? Le texte littéraire instaure de la croyance et accumule du crédit grâce aux liens narratifs ou poétiques qu'il fabrique autour d'événements apparemment fortuits et de choses qui tiennent debout seulement par le pouvoir de la langue. Plus nous

31 Les métaphores dites « *in praesentia* » rendent ce rapprochement fonctionnel encore plus probant. Du côté des synecdoques, le mode *in praesentia* est rare mais pas inconcevable (exemple : *Les gladiateurs ont croisé le fer de leurs glaives*).

en apprenons sur ces événements et ces choses, plus nous nous représentons leur existence. L'*imagination* est ordinairement le nom que l'on donne à cette réflexion qu'éveille et attise l'œuvre d'art par les impressions indistinctes qu'elle laisse en nous.



Je suis arrivé au bout de mes lectures. Je conclurai sur une réflexion ouverte. Mais, auparavant, il faut que je vous dise : j'ai menti. J'ai feint de me promener au bonheur la chance parmi quelques livres. En fait, une amie bibliothécaire a réalisé pour moi un sondage. Elle a interrogé la base de données *Électre* (comptant deux millions trois-cent-mille références), réservée aux professionnels du livre, sur la présence du mot *influence* dans le répertoire des titres d'ouvrages de littérature française ; puis elle a introduit la même requête au sujet des titres d'ouvrages de littérature anglaise traduits en français. Je savais donc comment me repérer.

Les résultats, considérés dans leur globalité, présentent des caractéristiques intéressantes. Sur les trente-trois titres répertoriés en littérature française, une grosse moitié emploie le mot dans la locution *sous influence*³². C'est le cas de presque tous les polars et romans à suspense (par exemple, *Meurtres sous influence*, *Un village sous influence*), mais aussi d'écrits autobiographiques (*Un auteur sous influence*, *Un homme sous influence : journal 2009*) et de romances (*Un ange sous influence*, *Sous l'influence de l'amour*). Tous les grands genres (roman, essai, poésie, nouvelles, théâtre) sont représentés dans cette liste, mais le nombre de premiers romans (au moins sept) m'a surpris. Sent-on plus l'influence, ou la recherche-t-on davantage, lorsqu'on est novice en littérature ?

32 Avec des variantes : *sous l'influence* (deux occurrences), *sous influences* (une occurrence).

La formule évoquée plus haut se donne à lire quant à elle, parfois sous une forme réduite, dans neuf titres. Quatre d'entre eux illustrent exemplairement l'aspect drolatique dû à un lien imprévisible entre des choses inégales. Outre les deux titres déjà mentionnés (les livres de Guenassia et Jaccard), il y a également *Le Cas Gaspard Meyer ou De l'influence de la mémoire indienne sur un court de tennis*, de Jean-Yves Picq, pièce de théâtre décrite comme une « fable poétique sur l'économie³³ », et *De l'influence du lancer de minibar sur l'engagement humanitaire*, un roman « ébouriffé » de Marc Salbert présenté, en quatrième de couverture, comme « un enchaînement de faits pernicieux³⁴ ». Le roman de Christophe Donner a un titre qu'on jugera sans doute plus convenu (*L'Influence de l'argent sur les histoires d'amour*), quoiqu'il mêle, sur le registre de la comédie, hasard, influence et passion³⁵.

Du côté de la littérature anglophone traduite en français, la locution *sous influence* est prépondérante (sept cas sur huit). Elle est employée surtout pour des romances et des thrillers. Mais aucun de ces livres n'affiche le mot *influence* dans son titre original³⁶. En fait, bien que la locution trouve un équivalent en anglais, elle semble peu employée. Le seul titre qui me vient en tête est celui du film de

33 Le Revest-les-Eaux, Les Cahiers de l'Égaré, 2000.

34 Paris, Le Dilettante, 2015.

35 Paris, Le Livre de Poche, 2007. Extrait du texte de quatrième de couverture : « Comment acheter un manteau de 3 000 euros quand on n'a pas le premier sou ? En conciliant le hasard du jeu et la puissance de la conviction ? Et si la passion était aveugle ? »

36 En voici la liste : *Mariage sous influence* (*Whitelaw's Wedding*) de Beverly Barton, *Portrait d'une femme sous influence* (*Apple Tree Yard*), de Louise Doughty, *Un homme sous influence* (*The Stark Truth*), de Peter Freeborn, *Sous influences* (*The Unlit Lamp*/autre titre français : *La Flamme vaincue*) de Marguerite Radclyffe Hall, *Coup de foudre sous influence* (*Lovestruck*), de Susan MacLand, *Un homme d'influence* (*Head of state*), d'Andrew Marr, *Sous influence* (*Die Softly*), de Charles Morgan, et *Des êtres sous influence* (*The Judge's Story*), de William Sutcliffe.

John Cassavetes, *A Woman Under the Influence*, connu en France sous le titre *Une femme sous influence*³⁷. Sorti au cinéma en 1974, il relate les relations électrisées entre les membres d'une famille, à la façon dont l'avait fait avant lui le film de Newman. L'influence est ici celle d'une mauvaise étoile ou d'un démon qui déteint sur la santé mentale du personnage principal, admirablement incarné par Gena Rowlands.

Il semblerait ainsi que l'influence soit surtout une notion française. Elle est absente, dirait-on, du grec ancien et peu usitée en anglais. Je ne sais trop ce qu'il faut en penser. Je me permets d'avancer seulement une impression. Je suis régulièrement frappé (de respect mélangé à un soupçon d'effroi) à la lecture d'essais d'auteurs anglophones par le caractère démonstratif du discours. Pour chaque argument, la cause est clairement identifiée, les effets sont nommés avec précision et des soins infinis sont prodigués, sans craindre la redite, afin de relier telle cause à tel effet. Cette volonté de contrôle entend probablement témoigner de la rigueur de l'investigation mais risque à mes yeux le ressassement; en tout cas elle ne rend guère compte des finalités du savoir. Par comparaison, la langue littéraire semble déteindre, souvent avec bonheur, sur les écrits des érudits francophones — critiques littéraires, critiques d'art, philosophes. Elle donne à leur commentaire une souplesse qui enchaîne avec entraînement, une fluidité lissant les nœuds sans les défaire, une chance persévérante et néanmoins prudente. La prose de Jean-Pierre Bertrand en donne un exemple que j'aime à lire. Sous cent traits

37 C'est aussi le titre d'un roman de Jeanne Trottier « inspiré » (selon la formule consacrée) par le film et paru aux éditions GGC (Sherbrooke) en 2005. Par le truchement d'une recherche rapide sur Google, on tombe encore sur un groupe de rock (Under the Influence of Giants), une chanson de Barry White (*Under the Influence of Love*), pas grand-chose d'autre. *Wikipédia*, de son côté, recense, pour la locution prise isolément, deux films, un épisode de série télé, trois chansons et pas moins de onze albums de pop music, mais aucun titre de livre.

Sémir Badir

d'humour déguisés, elle laisse passer le désir de connaissance qui la meut et qu'elle avait même, grâce à la notion d'influence, commencé de penser.